Document generated on 08/06/2025 5:36 a.m.

Inter
Art actuel

Roches Nomades
L'art de la table...

Nathalie Côté

Number 87, 2004

URI: https://id.erudit.org/iderudit/45882ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)
1923-2764 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Côté, N. (2004). Review of [Roches Nomades : l'art de la table...]. *Inter*, (87), 76–77.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Roches Nomades

par Nathalie CÔTÉ

L'ART DE LA TABLE...

La dernière cène

La grande tablée, aussi sobre qu'éloquente, installée au Lieu est le moment le plus récent d'une série d'activités de Wanda CAMPBELL et de Lise LÉTOURNEAU réalisées autour des roches précambriennes. Nous le verrons, cette installation ainsi que les différentes activités qui l'ont précédée mettent en lumière certaines motivations partagées par les pratiques relationnelles en art contemporain. Au centre de l'espace d'exposition : une grande table avec quelques dizaines de couverts soigneusement disposés sur une nappe blanche. Seule et déterminante étrangeté à cet invitant repas, les deux artistes ont remplacé la nourriture par toutes sortes de roches. L'analogie va jusqu'au désert où les coupes de verre ont été remplies de sable fin, de même qu'aux bouteilles de vin signées « Laroche, Roches grillées, Gros Cailloux ». Excellents jeux de substitution et d'imitation participant à la mise en place d'un grand repas, lieu de partage par excellence. Dans ce dispositif de présentation, ce sont les roches qui sont montrées et exposées. Ce sont leurs différentes caractéristiques, leurs couleurs, leurs formes, voire leur géologie qui finissent par attirer l'attention. On apprendra d'ailleurs, documents à l'appui, que ces mets « meilleurs avant la fin du monde » proviennent de la région de Mont-Laurier où habitent les deux artistes.

Ce faux banquet est l'un des moments d'un projet entamé depuis 1996 par Lise LÉTOURNEAU, qui terminait l'École des beaux-arts de Montréal en 1969, et par Wanda CAMPBELL, auteure qui s'intéresse aussi aux arts visuels et à la performance. Les premières activités du duo participaient d'un projet relationnel consistant à faire se déplacer « des roches précambriennes de leur terre d'origine pour les installer dans d'autres contextes ». Les deux artistes les ont d'ailleurs faites voyager au Mexique et aux États-Unis, histoire de confondre un jour les géologues... Mais aussi, comme l'écrit Édith-Anne PAGEOT, commissaire pour l'exposition *La communion de l'art* à la galerie du Nouvel-Ontario de Sudbury (GNO, seul centre d'artistes francophone en Ontario) où CAMPBELL et LÉTOURNEAU ont aussi présenté *Roches Nomades* : « L'éparpillement des roches précambriennes participe en outre d'une forme de *déterritorialisation* qui appelle ou signale le mixage des cultures en même temps que la constitution d'une mythologie des lieux. » Dans ce projet de participation, le duo invitait les gens à leur apporter et à échanger différentes roches ainsi qu'à documenter leur expérience sur des cartes postales évoquant leur lieu d'origine. Ici, l'activité artistique se situe *aussi* dans le processus, dans les actions et les relations établies. Quoique la série d'« activités » ne soit pas le lieu d'une démonstration d'un savoir-faire particulier pouvant se rapporter de près aux arts plastiques, le volet « exposition » du projet *Roches Nomades* possède une indéniable autonomie et c'est son effet visuel qui nous paraît le plus remarquable. L'installation sera d'autant plus pertinente que cette grande tablée fictive soulignait, lors de son inauguration au Lieu, le 1 000 041e Anniversaire de l'art, instauré par l'artiste Robert FILLIOU.

Ce projet initial de transport et d'échange de roches, on peut le rapprocher de l'esprit de l'*Atopie textuelle* d'Alain-Martin RICHARD et de Martin MAINGUY. Entamé depuis l'automne 2002 à Québec, le projet

consiste en la distribution de quelque 476 rondelles d'aluminium que le public est invité à faire voyager à travers le monde en les donnant à des amis et ainsi de suite. On peut ensuite suivre le trajet de chaque rondelle sur le Web jusqu'à son retour éventuel dans sa structure de départ installée dans un parc de Québec. Quant au projet de CAMPBELL et LÉTOURNEAU qui a pris, lui aussi, diverses formes, « expositions, performances, animations », il est évidemment plus *low tech*. Mais il participe aussi d'un désir (nostalgique ?) de communication et d'échanges qu'on retrouve de manière récurrente dans certaines pratiques actuelles en art contemporain. Ces projets artistiques rappellent que les liens communautaires sont aujourd'hui transformés ; d'aucuns diront perdus. Cela dit, est-ce un mirage d'envisager que le passage d'un objet – que ce soit une roche, une rondelle d'aluminium où de la nourriture dans le cas de Massimo GUERRERA[1] – puisse créer des liens ou renouer ceux disparus ? Que le fait de partager un repas avec un artiste nous donnerait accès à une expérience « communautaire » ?

Photos : François BERGERON

Le plus souvent en effet, cette volonté utopique de créer une communion est envisagée comme une forme de résistance à la société « individualiste » et « fragmentée ». Et cela, qu'on échange et distribue roches, rondelles ou nourriture. En outre, le rapprochement entre certaines formes d'art relationnel et une sorte de nostalgie du « partage perdu » trouve un écho dans l'idée du « mythe de l'art comme réparation » élaborée dans la critique de l'esthétique relationnelle de Paul ARDENNE : « L'idéologie de la réparation suppose toujours un fond de culpabilité qui est compensé par un engagement au service d'autrui. [...] Elle dessine du monde l'image première, non d'un ensemble réalisé, mais d'une détresse, d'une perte irrésistible [...]. L'idéologie de la réparation accentue la disposition de l'artiste au messianisme[2]. » Au même moment, on doit reconnaître que ces volontés d'échange sont symptomatiques d'un réel « besoin de communication accrue ». Mais, en définitive, que les artistes échouent ou non dans leur « mission » de rétablissement des liens communautaires, il reste qu'on peut toujours jouer devant une œuvre – comme c'est le cas ici devant ce banquet impossible, ultime étape d'un projet d'échanges – un des nos rôles (refuges) préférés : celui d'esthète. Privilège ancien du spectateur appelant une expérience aussi élémentaire que fondamentale.

1 L'aspect relationnel du travail de Massimo GUERRERA ne serait pas aussi percutant s'il n'était doublé et confondu dans une abondante production d'objets et de dessins. **2** Paul ARDENNE, *Un art contextuel : Création artistique en milieu urbain, en situation d'intervention, de participation*, Paris, Flammarion, 2003, p. 203.